

**A** H JEUNESSE! DOIT SE DIRE DANS SA RETRAITE YITZHAK SHAMIR. Et il aurait raison, le vieux singe, lui qui a passé deux lustres ou peu s'en faut à faire de l'obstruction, comme chef du gouvernement ou ministre des Affaires étrangères, tout en laissant aux Arabes la tâche, à l'époque impossible, de

prouver leur bonne foi. Il faut dire qu'il avait du répondant: ancien terroriste, vétéran des services secrets, il avait surtout appris dans l'ombre de Menahem Begin, autre halluciné pragmatique, qu'on ne déclenchait une guerre que si on avait un objectif à atteindre, fût-il illusoire. Par comparaison, c'est un Benjamin Netanyahu bien candide, et d'autant plus dangereux, que les six mois écoulés nous ont révélé.

S'il fallait un jour trouver un modèle pour démontrer l'insuffisance du marketing en politique, ce serait incontestablement ce Bibi télégénique attendu par les «experts» comme le détergent miracle par les ménagères. Malgré son sourire en sautoir, son accent yankee et ses années de pratique médiatique, il aura réussi à se mettre tout le monde à dos. Mais là n'est pas le plus grave – pour les Israéliens, s'entend. Pire que l'isolement diplomatique, somme toute relatif tant que subsiste l'ombrelle de l'alliance stratégique avec Washington, c'est la coupure entre le gouvernement et l'armée qui peut inquiéter la société israélienne mais aussi ses ennemis arabes.

«*N'ACCABLEZ PAS NETANYAHU, IL EST IMPUISSANT*», confiait l'autre jour le président égyptien Moubarak à des journalistes étrangers hors micro. Et de fait, le Premier ministre israélien paraît bien seul. Parce que, par inexpérience autant que par sectarisme, il a choisi de l'être. Entouré de rares conseillers, d'ailleurs aussi peu roués que lui, il est ouvertement en bisbille avec l'état-major qu'il imagine, non sans quelque raison, peuplé de généraux travaillistes se pâmant d'aise déjà à l'idée d'avoir Ehud Barak aux affaires. Quand on songe que Begin, au moment de faire la paix avec l'Égypte, avait dans son Cabinet une paire de soldats mythiques en Israël: rien moins que Moshé Dayan, fût-il alors reconverti en diplomate, et Ezer Weizman, beau-frère du premier et lui-même père de l'aviation israélienne. Netanyahu a lui aussi Weizman. Mais pas à ses côtés. Non, au-dessus de lui, protocolairement et symboliquement du moins. Or, le vieux général devenu super-colombe ne craint pas d'user de l'autorité morale de sa charge à la tête de l'État pour pousser à la roue, ni de saper l'autorité du gouvernement en rencontrant Yasser Arafat quand Netanyahu s'y refusait. Et nul doute que l'exemple du président inspire bien des arrière-pensées aux cadres supérieurs de l'armée, désespérés de l'obstination et, plus encore, du manque de savoir-faire du Premier ministre.

Pour autant, peut-on attendre de l'armée israélienne qu'elle fasse mouvement pour rectifier le tir? Le bruit en a couru dans la presse de Tel-Aviv qui n'a pas hésité à agiter le spectre d'un putsch. Si le tabou est ainsi brisé pour la première fois, le précédent existe: c'était en 1967 quand l'armée imposa un gouvernement d'union nationale et la désignation de Dayan au ministère de la Défense. C'était alors pour faire la guerre.

## Thérapie de choc et médecine arabe

L'inverse est-il envisageable: qu'elle impose un gouvernement d'union nationale pour faire la paix ou, à tout le moins, tenter une relance sérieuse du processus de règlement pacifique? C'est encore peu probable, l'impasse de Netanyahu n'est pas assez pro-

### *Plus que l'isolement diplomatique de Netanyahu, c'est la coupure avec l'armée qui peut inquiéter les Israéliens comme les Arabes*

fonde, même s'il est vrai que, combinée à la profonde désaffection des Américains pour Bibi, cette défiance peut à terme mener au résultat ouvertement escompté par l'opposition travailliste. Et par un Yasser Arafat qui joue visiblement la montre.

**MAIS LES JOURS DE NETANYAHU SERAIENT-ILS COMPTÉS** au gouvernement – ce qui reste encore à prouver – qu'on n'en serait pas rassuré pour autant. Car, dans cet intervalle impossible à mesurer, toutes les aventures sont à craindre. Coincé sur le dossier palestinien, le plus sensible pour la société israélienne, le Premier ministre israélien peut être tenté de jouer l'ouverture ailleurs, sur un théâtre où il est sûr de gagner: le champ de bataille. Et, pour cela, il n'y a qu'un seul ennemi susceptible de lui apporter l'approbation des généraux, c'est la Syrie. Il resterait alors à espérer que les Américains aient les réflexes assez rapides pour lui passer la camisole de force avant un fait accompli qu'ils doivent craindre par-dessus tout, eux qui n'ont aucune solution de rechange pour l'ordre régional existant.

Assurément, il est des thérapies plus douces. Mais personne n'a vraiment le temps d'écouter Netanyahu, étendu sur un divan, déblatérer sur son enfance, encore qu'on y apprendrait d'éclairantes et curieuses choses: par exemple, que son père, qui fut le secrétaire de Jabotinsky, ne supporta plus, un beau jour, de vivre dans un pays qu'il jugeait trop «socialiste» à son goût et s'en repartit trouver asile sur une autre terre promise, les États-Unis. Décidément, c'est de famille.

Mieux vaut donc aller au plus naturel: la médecine arabe. Ça peut encore marcher. Si l'on ne peut plus attendre de l'Irak la thériaque, l'Égypte, elle, a probablement de nouveau la faculté d'administrer la médication idoine. Avec son économie qui commence enfin à décoller, son front intérieur stabilisé, sa position toujours centrale dans l'ordre régional américain et ses relations apaisées avec tous les pays arabes qui comptent, elle trouve maintenant le ressort qui lui manquait pour opposer à Israël une menace de jour en jour plus explicite: la remise en question de la normalisation. Pour cela, il faudrait évidemment que les autres Arabes ne l'en détournent pas. Non seulement ceux qui seraient encore pressés de faire des affaires avec les Israéliens, mais et surtout ceux-là qui ne se lassent pas, eux aussi, de miser sur l'immobilisme.